

MALIKA FERDJOUKH

QUATRE SŒURS

L'intégrale

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour la présente édition
© 2018, l'école des loisirs, Paris,
pour la première édition intégrale en Médium poche
© 2003, l'école des loisirs, Paris,
pour la première publication en quatre volumes
(Enid, Hortense, Bettina et Geneviève)
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2005
Dépôt légal : novembre 2020
Imprimé en France par XXX
à XXX

ISBN 978-2-211-23765-9

*Pour Naïma, Cassandre,
Orane et Mélinda, quatre sœurs.*

*Pour Véronique aux six sœurs,
et pour Roxane qui a un frère,
en souvenir des loukoums
et du patinage artistique.*

*Aux cinq Marx Brothers
qui auraient pu être des sœurs.*

Pour Geneviève, bien sûr.

Sommaire

Enid

L'automne..... 11

Hortense

L'hiver..... 129

Bettina

Le printemps..... 295

Geneviève

L'été..... 467

Enid
L'automne

Des bruits dans la vieille tour
ou
De l'utilité d'avoir des sœurs

Parfois, Enid aurait préféré avoir un peu moins de sœurs.

– Deux m'auraient suffi, confia-t-elle à Gulliver Doniphon qui partageait avec elle la banquette du car scolaire.

Gulliver se pinça la paupière gauche, examina avec tendresse son pouce où trois cils venaient de rendre l'âme :

– Si tu n'avais que deux sœurs, tu choisirais qui ?

Enid se pencha pour contempler, très intéressée elle aussi, les cils défunts de Gulliver.

– J'en sais rien. J'ai pas dit que je choisirais.

– Quatre moins deux égale deux. Si deux suffisent, celles qui restent sont à mettre à la poubelle.

Enid fixa Gulliver avec perplexité, vaguement choquée même. Il expédia d'une pichenette désinvolte les cadavres de cils en direction du dossier de devant. Gulliver Doniphon avait sept frères et sœurs.

– Faudrait pouvoir faire un roulement, conclut-il. Un jour l'une, un jour l'autre.

Le car freina sur cette improbabilité. Enid dit salut à Gulliver puis à la cantonade avant d'empoigner son sac à dos. Elle était la seule élève à descendre à cet arrêt.

Sur le marchepied, déjà, le vent redressa ses cheveux et les pans de sa parka en l'air. Quand elle sauta sur le talus, ce fut pire, elle faillit s'envoler. Heureusement son sac pesait autant que si elle y hébergeait trois éléphants.

– Ciao Verre-de-lait ! lança la voix de Liselotte Porot par une vitre prestement refermée.

Enid décida que, pour la peine, demain elle l'appellerait Lisebotte Poireau, et que...

Impossible. Ni demain, ni après-demain. Pour la bonne raison que ce serait samedi et dimanche.

Elle entendit les rires de ses camarades. Et plus rien, parce que le bus était reparti, que le vent soufflait autour, que les buissons et les bruyères chahutaient partout à l'infini de la lande.

Cette année elle devait faire dix-sept pas depuis l'abribus jusqu'au chemin qui conduisait à la maison. Dix-huit l'automne dernier. Preuve que ses jambes s'allongeaient.

Dix-sept pas donc. Et l'impasse de l'Atlantique commençait ; un sentier ainsi baptisé par les cartes routières car il finissait dans l'océan du même nom. Pour arriver tout au bout, jusqu'au bord de la falaise – « *au bout du bout* », disait Hortense –, il fallait marcher sur six cents mètres de lande très fruste et très misanthrope. Mais avant le bord, juste avant la falaise et la mer, il y avait la Vill'Hervé. La maison.

Enid courut le long de la bosse centrale du chemin, là où le genêt traçait un joli jaune fanfaron. Son sac à dos lui donnait la silhouette d'une tortue en compétition avec un lièvre invisible.

Le drôle de chemin. Il y avait beaucoup d'agitation au creux des broussailles, des frémissements, des frénésies miniatures. Une multitude s'y cachait ; des êtres pas méchants, curieux comme des pies, légers comme des

esprits, poltrons, malicieux, élastiques, tout petits. Enid faisait bien attention où elle posait les pieds.

Elle dépassa la maison de vacances toute fermée des Brogden (au n° 6). Ensuite (au n° 4), le pavillon à un étage qui avait été la maison de gardien de la Vill'Hervé, inoccupé depuis des années.

La voiture de Basile arriva soudain en face, Enid ralentit. La voiture aussi. Quand elles furent l'une à côté de l'autre, la vitre descendit, la tête de Basile apparut, que le vent ébouriffa presto.

– Tu rentres de l'école ? demanda-t-il en souriant.

Elle lui fit la bise sans répondre. D'où aurait-elle bien pu venir, à cette heure-ci ? De Patagonie ?

Elle lui sourit. Basile avait l'air embarrassé. Comme souvent. Pas uniquement avec les enfants, avec les grandes personnes aussi.

– Il y a quelqu'un de malade ? demanda Enid.

Basile était médecin.

– Non. Je passais juste pour dire bonjour.

Basile était médecin, mais d'abord – et surtout – amoureux de Charlie, l'aînée des cinq sœurs Verdelaïne. Le bras replié en travers de la portière, il contemplait le bouton de sa manche.

– Et toi ? ajouta-t-il distraitement. L'école ?

– Mmmoui.

Ce n'était absolument pas une réponse, mais Basile hocha la tête comme si Enid venait de lui exposer le bilan complet de sa vie scolaire. Il n'écoutait pas et elle le savait bien.

– Tu donneras ça à Charlie ?

Il tira un paquet de la boîte à gants. (Voilà à quoi il pensait, en fait, depuis le début de la conversation.)

– C'est quoi ?

– Un bouquin que je lui avais promis. Tu y penses ?

Enid s'étonna :

– Charlie n'est pas à la maison ?

– Je n'ai vu personne.

Ils se regardèrent sans plus savoir quoi dire.

Cela arrivait fréquemment avec Basile. Mais ce n'était pas grave puisqu'il était un vieil ami de la famille. Pour ainsi dire il était de la famille. Tout le monde savait qu'un jour il épouserait leur grande sœur Charlie même si tout-ça-tout-ça (etc. !) demeurerait encore très flou.

Il fit une mimique. Probablement qu'il ne connaissait rien de mieux pour faire sourire une petite fille de neuf ans et demi. Ses yeux demeurèrent mélancoliques. Enid découvrit subitement que les cheveux de Basile étaient devenus plus pâles. Ou peut-être qu'il en avait moins ?... C'est vrai qu'il était vieux ! Ils avaient fêté ensemble ses vingt-neuf ans en septembre.

Sa voiture démarra vite, comme un scarabée emporté par la bourrasque, en direction de la route, tandis qu'Enid repartait sur le chemin en boxant les rafales.

Quand elle arriva au double porche, la maison semblait vide, en effet. Enid se mit à courir, pressée de se mettre à l'abri du vent et de ses hurlements effrayants. La Vill'Hervé était une grosse chose en granit brun et beige, avec des lucarnes aux frontons, une tourelle dodue à l'arrière qui cachait un escalier à vis, de petites niches à pigeons en bordure des toits. Enid déboula dans le hall en claironnant :

– Houhou ! C'est mouââââ...

Personne.

Elle en profita pour ne pas s'essuyer les pieds et balancer son sac au milieu du salon. Elle se déchaussa, se tortilla pour s'extraire de sa parka et bifurqua dare-dare côté cuisine.

Elle y débusqua un cake aux noix (signé Geneviève), s'en coupa deux tranches, chacune épaisse comme un cahier de 254 pages. Et elle se versa un gobelet de sirop à la violette. Ingrid et Roberto apparurent pour quémander des miettes.

– Moi d'abord ! leur rétorqua Enid. Vous ne revenez pas de huit heures d'école, vous !

Et alors ? riposta leur œil indigné. Les deux chats ne la lâchèrent pas d'un mollet avant d'avoir eu un brin de comestible à se coller derrière la moustache.

Comme elle leur versait une lichée de crème Mont-Blanc vanille (denrée habituellement réservée aux bipèdes humains), des bruits sourds ébranlèrent la vieille maison. Enid leva les yeux au plafond. Charlie était donc là !

– T'es où ?

Toujours aucune réponse. Mais un instant plus tard, il y eut les *pang-pang-pang* d'un marteau. Ça venait de la tour... Engloutissant la deuxième tranche de cake, le paquet de Basile sous le bras, Enid monta en courant. Comme toujours elle passa très vite devant la quatrième porte du premier étage ; très vite et sans regarder. Au bout du corridor elle s'arrêta au bas de l'autre escalier.

– Charlie ?

Les marches de cet escalier à vis étaient très hautes. Ces grands blocs de pierre étaient si étroits dans les angles qu'une danseuse même très douée n'aurait pas pu s'y dresser sur les pointes.

– Charlie !

Enid frissonna.

Dans la vieille tour, lorsque le vent soufflait comme aujourd'hui, il vous gelait sans que l'on sache exactement d'où il venait.

– Déjà là ? répondit (enfin) une voix dans les hauteurs.
Il est quelle heure ?

Une jeune fille en jean et chemise à manches roulées apparut au détour du colimaçon : Charlie, vingt-trois ans, un marteau à la main, des clous au coin de la bouche.

– Qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je répare la porte de la chambre d'amis. La dernière fois qu'il y a eu un grain, elle a claqué toute la nuit et on n'a pas fermé l'œil, tu te rappelles ?

Charlotte, dite Charlie, aînée de toutes les sœurs Verdelaine, secoua son poignet qu'elle plaqua à son oreille, et grogna :

– Saloperie de montre.

– Il va y avoir un grain ?

– La météo a lancé un avis de tempête. Quelle heure il se fait ?

– L'heure de goûter ? suggéra Enid, angélique.

– N'essaie pas de me faire croire que tu n'as pas ouvert le frigo.

Sa petite sœur lui tendit le paquet.

– Pour toi. Basile m'a bien recommandé de ne pas oublier.

Charlie cracha ses clous, les fourra dans une poche, se frotta les mains contre les hanches et prit le paquet.

– Basile ? Tu l'as vu ? Pas dans le car de l'école, j' imagine ?

– Dans l'impasse.

– Il aurait pu pousser jusqu'ici.

– Il est venu. Il n'a trouvé personne.

Le regard bleu de Charlie sur sa jeune sœur fut traversé d'une lueur indéfinissable. Elle haussa les épaules.

– Rien vu, rien entendu. L'idiot. Il sait pourtant que la maison est grande. Avec ce vent en plus. Bon, va goûter. Geneviève a fait un cake aux noix ce matin.

Elle pointa le menton sur le chandail d'Enid.

- Quelque chose me dit que tu y as déjà goûté.
- Tu ne l'ouvres pas, ce paquet ?
- Tu as goûté le cake ?
- Une tranche ! plaida Enid en époussetant les miettes délatrices.
- Va pour une deuxième. Mais pas trois. Vu ?
- Qu'est-ce que tu crois ! J'ai pas envie d'avoir mal au cœur.

Enid redescendit à cloche-pied l'escalier à vis pour retrouver la cuisine, et se tailler sa troisième tranche.

– Ne te gêne surtout pas, dit sa mère qui apparut, assise sur le coin de la table, et comme toujours sans prévenir.

Elle portait le short bleu et le bain-de-soleil que les filles lui avaient offert l'été avant sa mort. Ce n'était pas du tout une tenue de saison mais elle ne semblait pas avoir froid.

Elle ne pouvait pas avoir froid.

– Il en reste, argua Enid.

– Je croyais que tu n'avais pas envie d'être malade.

– Je ne serai pas malade.

Elle avala sa tranche. Sa mère disparut (là aussi, sans prévenir). Et le cake pesa un peu plus qu'il aurait dû dans l'estomac d'Enid.

*
* *

Quand Bettina rentra du collège, Geneviève et Hortense étaient déjà arrivées par le bus précédent.

– J'étais avec les copines, se dépêcha-t-elle d'expliquer avant qu'on la questionne. Béhotéguy ne comprenait rien à notre problème de maths.

– Votre problème ce n'était pas plutôt Juan ? susurra Hortense.

Juan était le fils Heurtebise de la pâtisserie « À l'Ange Heurtebise ». Il avait débarqué une semaine plus tôt de Paris pour aider sa mère et, depuis, Bettina et ses copines raffolaient des viennoiseries.

– La ferme, grommela Bettina, yeux mi-clos, sac à dos pointé façon lance-roquette sur sa cadette.

Enid renifla comme si ça empestait :

– Il est vieux. Il a quinze ans.

– J'ai dit : la ferme ! gronda Bettina, la menaçant à son tour.

Charlie attendit que le hasard les réunisse toutes les cinq dans la cuisine pour annoncer :

– La mère d'Andrée-Marie s'est cassé la cheville.

Elle était en train de remplir des formulaires de la Sécurité sociale sur le coin de la grande table en bois noir. Charlie attendait toujours d'en avoir une pile de dix pour s'offrir une chance de se voir rembourser un total magnifique. Ce qui n'arrivait évidemment jamais.

– En faisant une randonnée en Bolivie, compléta-t-elle. Ou en Mongolie. Enfin quelque part par là.

– Par là où ? ricana Hortense. La Bolivie se trouve en Amérique du Sud, et la Mongolie...

– Je sais où se trouve la Mongolie, coupa Charlie. C'était pour faire court.

– Tu as au moins le mérite de renouveler la dérive des continents.

– La mère d'Andrée-Marie a été rapatriée chez elle.

Elles connaissaient toutes de vue Andrée-Marie qui travaillait chez Hubuc Laboratoires, dans la même unité de recherche que Charlie. En outre, Charlie parlait souvent

d'elle dans ce que Bettina appelait « Le petit feuilleton socio-entomologique d'Hubuc Lab ».

– Elle a toute notre sympathie, dit Hortense avec une politesse pleine de gravité, de sorte qu'on se demanda si elle faisait de l'ironie ou non.

– Mais en quoi doit-on se sentir absolument concernées ? ajouta Bettina.

Charlie ne quitta pas des yeux le formulaire en cours de remplissage : *Si le malade n'est pas l'assuré...*

– Andrée-Marie part au chevet de sa mère. Paul est dans le Midi...

– Qui est Paul ?

– Son mari. Il fait la tournée des hôpitaux.

– Il est malade aussi ?

– Il représente Hubuc Laboratoires.

– Je me répète, en quoi cela nous concern...

– Nous sommes en zone B. L'internat de Colombe est en zone C.

– Colombe ? Ils élèvent des oiseaux en plus ?

– Colombe. Leur fille.

– Quel drôle de nom, dit Enid. Pour une fille.

– Mais *C'EST* un nom de fille !

– Je veux dire pour un humain, précisa Enid.

– J'en connais une, question prénom, qui ferait mieux de...

Charlie abandonna sa phrase en milieu de chemin.

– Tu disais que tu voulais faire court, l'encouragea Bettina.

Charlie signa son ultime formulaire de la soirée, le glissa dans une enveloppe où il retrouva ses semblables. Elle soupira :

– Faisons court. On va héberger Colombe à la Vill'Hervé quelques jours. Le temps des vacances de la zone C.

Elle regarda ses sœurs en un bref panoramique :

– J’insiste, dit-elle, pour qu’aucune de vous ne la traite de noms d’oiseaux !

Et une rafale dans la cheminée punctua son air sévère d’une gerbe d’étincelles violettes.

L'Emmerdeuse
ou
Couette vole !

– Ah merde ! s'exclama Bettina devant son ordinateur. Salope de Ligea !

Ce qui ne troubla nullement ses sœurs. Bettina apostrophait Lady Ligea Headless et ses treize Dark Pumpkins. Il était 9 heures du soir.

Allongée à même la tommette, devant la cheminée obèse et tordue de la cuisine, Enid se faisait béatement piétiner le foie par Roberto.

Hortense lisait intensément (Hortense lisait toujours intensément) *Marjorie Morningstar*, appuyée d'un coude sur le banc, son talon gauche calé dans une moulure du vaisselier mitoyen.

Quelque part à l'étage, Geneviève pliait du linge ; c'est ce qu'elle avait annoncé et c'était sûrement vrai puisque ses sœurs avaient appris que Geneviève ne mentait jamais.

Debout devant la gazinière, Charlie faisait des tests culinaires. L'air sentait la châtaigne tiède.

– Ah merde ! répéta Bettina, toujours à l'adresse de Lady Ligea.

Ce fut son dernier juron de la soirée, le calme revint. Du moins à l'intérieur de la maison. Car au-dehors la tempête faisait rage. Le vent n'avait cessé d'enfler au fil des heures,

tordant les bruyères de la lande, secouant les gonds et les châssis de la vieille maison, ses hurlements montaient de la falaise comme une meute aux ventres creux.

Charlie, à son fourneau, fit volte-face en fixant bien droit la ligne d'horizon de sa cuillère en bois.

– Tu es sûre de la recette ? dit-elle à Hortense. Je n'arrive pas à obtenir la consistance d'une confiture.

– Inspire-toi du cerveau de Bettina.

– Abrutie, grogna Bettina.

– Goûte ça, ordonna Charlie.

Sans cesser de lire, Hortense inclina la tête en ouvrant le bec. Charlie y versa un peu de la mixture.

– Soit c'est dur comme du caramel, soupira-t-elle. Soit c'est mou comme, euh...

– ... du caramel mou ?

Hortense avala. Sa langue fit un numéro de claquettes. L'œil toujours rivé au destin de Marjorie Morningstar, elle énuméra :

– Trop de sucre. Trop ferme. Pas assez cuit. Peut mieux faire.

Charlie pivota. Et re-pivota (ce qui la ramena au point de départ), en maugréant :

– À cause de Bettina. Elle était censée surveiller la balance quand je versais le sucre.

– Le monde entier sait que c'est Bettina qu'il faut surveiller.

– Abrutie, grogna derechef Bettina.

– Des couettes ! s'exclama Enid, le nez collé à la buée de la fenêtre.

– Qu'est-ce qu'elle raconte, elle ?

Enid s'était perchée sur la tablette encastrée sous la fenêtre. Roberto sur une épaule, Ingrid sur un bras, elle scrutait les turbulences de la nuit.

– On dirait des couettes qui volent, répéta-t-elle. Les nuages.

Mais la question avait déjà été oubliée. Charlie rajusta les gros chenets à têtes d'ours dont on ignorait s'ils ouvraient les mâchoires pour rire ou pour mordre. Elle tisonna, jeta une bûche, le feu grimpa.

– J'aime mieux la crème de marrons en boîte, surtout celle d'Hyper Promo, fit Enid. Roberto aussi.

Elle réfléchit avant d'ajouter :

– Ingrid, je sais pas.

Bettina hurla « Téléphone ! », laissant Lady Ligea Headless en plan sur l'écran pour courir décrocher.

– Il est où ce téléphone ? aboya-t-elle. Enid ! Si tu l'as encore oublié aux W.-C...

Elle le dénicha au fond d'une casserole, se rappelant qu'elle l'avait posé là tout à l'heure, après le coup de fil de son amie Denise.

– Allô ?

À l'autre bout, il y eut des violons. Puis une voix :

– Hortense ?

– Non. C'est... Geneviève, mentit Bettina en reconnaissant son interlocutrice.

Elle fit une grimace et appliqua l'écouteur sur son foie comme un stéthoscope :

« L'Emmerdeuse ! » articula-t-elle en silence. En train d'écouter son crooner au nom mortel !

Le jeu favori de Bettina quand l'Emmerdeuse téléphonait était de lui faire croire qu'elle parlait à quelqu'un d'autre.

– Comment vas-tu, tante Lucrèce ? demanda-t-elle, obséquieuse.

– Mal. Tu le sais. Mes acouphènes toujours. Et je t'ai déjà raconté ma thalasso ratée à...

– C'est à Bettina que tu as raconté ta thalasso ratée, tante Lucrèce, pas à moi.

Bettina faillit ajouter : « Pour les acouphènes, tu n'as qu'à moins écouter tes crooners à la noix. »

– Vraiment ? s'étonna tante Lucrèce. Je croyais que tu étais Bett... Oh, on ne s'y retrouve jamais entre vous cinq ! Quelle idée de...

– Hortense veut te parler, dit Bettina. Je te la passe.

Elle ne lui passa pas du tout Hortense. Elle compta jusqu'à huit, le temps de quelques grimaces, et sans même prendre la peine de contrefaire sa voix :

– Tante Lucrèce ? reprit Bettina. C'est moi Hortense. Comment vas-tu ?

– Eh bien, comme je le disais à ta sœur... euh, laquelle c'était déjà... ?

– Geneviève, tante Lucrèce, l'assura sans vergogne Bettina.

– Geneviève ? Ah ?... Peu importe. Je lui disais que ma thalasso avait...

Geneviève débarqua à ce moment-là dans la cuisine, une bassine de linge propre sur la hanche :

– C'est qui ?

Bettina lui fit une imitation de tête de lama. Puis de requin-scie. De cochon préhistorique. De chameau atrabilaire. Geneviève prit l'appareil.

– Tante Lucrèce, c'est toi ? Geneviève. Peux-tu répéter, s'il te plaît ?

Bettina retourna à sa place, en pouffant avec Enid. Personne n'aimait beaucoup tante Lucrèce, mais Geneviève était la seule à culpabiliser.

La voix de leur tante résonnait dans l'appareil, audible à dix mètres. Avec, comme toujours, en fond sonore,

les violons et la voix de... comment s'appelait-il déjà, ce chanteur en bonbon rose dont elle raffolait tant ?

– ... je viens de poster votre chèque, conclut tante Lucrèce. Je précise que ça m'a coûté un aller-retour à pied dans le froid alors que le docteur m'a donné l'ordre formel de ne pas mettre le nez...

– Le chèque, répéta Bettina. Elle l'a posté !

Geneviève lui fit signe de baisser la voix. Tante Lucrèce était leur cotutrice légale. Décision prise à la mort de leurs parents par le juge qui avait trouvé la responsabilité trop lourde pour leur seule aînée. Dans la pratique, ça se résumait à un chèque de tante Lucrèce le 2 du mois, et à sa visite le 36. Situation qui convenait à toutes.

Quand Geneviève raccrocha après moult remerciements, elles s'écroulèrent avec des rires comme des hennissements.

Mais c'était un rire trop fort. Trop véhément pour être joyeux, trop puissant pour ne pas dissimuler une douleur plus puissante encore.

– Est-ce qu'elle écoute autre chose que ce chanteur au nom à coucher dans la lune ?

– Si ça la met de meilleure humeur pour faire des chèques...

– En tout cas, il arrive pile celui-là. Avec la...

– Humperdinck.

– Hein ?

– Le nom de son crooner. Engelbert Humperdinck.

– Un nom pareil, ça peut servir de bigoudis.

– Ou de corde à nœuds.

Elles rugirent.

– Tu peux répéter ? C'est quoi ce nom à coucher dans le métro ?

– Engelbert Humperdinck.

– À tes souhaits.

Elles se calmèrent ; le bruit de la tempête reprit le dessus. Un voile de tristesse tomba alors sur toute la vaste cuisine, jusque dans l'âtre où les têtes d'ours étaient bien les seules à rire dans la vieille cheminée tordue. Ce fut comme une brume, une poudre grise, comme un éclairage qui baisse.

Pour Charlie, Enid, Geneviève, Bettina et Hortense Verdelaïne, chaque coup de téléphone de tante Lucrèce leur rappelait avec violence que leurs parents étaient morts.

Un claquement brutal les fit sursauter. Toutes les cinq tournèrent la tête. Une des hautes fenêtres à meneaux s'était ouverte. Les battants frappèrent le mur à toute volée, et rebondirent, et claquèrent à nouveau, sous les poings du vent. Une bourrasque cracha un ballot de feuilles, et gonfla le rideau jusqu'au plafond comme un jupon.

Il fallut se mettre à trois pour en venir à bout et refermer. Le rideau retomba mollement. Bettina darda un œil accusateur sur Enid.

– Qui a tripoté le loquet ?

– Pas moi ! affirma l'incriminée.

Sa voix tremblait. La violence du vent l'avait effrayée.

– J'espère qu'il n'y a personne en mer en ce moment, murmura Hortense, et sa voix leur donna à toutes le frisson.

Serrant son torchon, Charlie suçait pensivement sa cuillère en bois. Elle leva un coin de rideau pour scruter la nuit déchaînée.

– On dirait des explosions.

– Ce sont les vagues au bas de la falaise.

– Il faudra, dit Charlie soucieuse, faire abattre le vieux sycomore. J'ai peur qu'il ne résiste pas à la prochaine tempête. On aurait déjà dû s'en occuper.

– Le sycomore ?... Mais Swift, alors ? Et Blitz ?

Blitz était l'écureuil, et Swift la pipistrelle, qui avaient élu domicile dans le tronc creux du vieil arbre.

– Ils se trouveront un autre hôtel. On leur donnera le *Guide du routard* du parc.

Enid se jeta dans les bras de Geneviève, fermant fort les paupières.

– J'ai peur, s'écria-t-elle d'une voix menue.

Elle resta blottie, agrippée à la taille de sa sœur.

*
* *

Charlie se couchait en principe la dernière. Auparavant elle faisait la tournée bisous. Elle montait embrasser toutes ses sœurs, même Bettina qui avait treize ans et demi, même Geneviève qui en avait quinze passés. Leur mère avait fait cela chaque soir et l'aînée avait pris la relève.

Pour commencer on entendait le *tlêêk* de l'interrupteur qu'elle allumait au rez-de-chaussée, puis c'était son pas, net, tonique, sur les marches du Macaroni, le grand escalier qui desservait les paliers de la Vill'Hervé. Enfin c'était son ombre, puis sa voix, par l'entrebâillement des portes.

Quand Charlie arriva dans la chambre d'Enid ce soir-là, elle trouva Geneviève qui y faisait du repassage. Pour être précis, Geneviève repassait l'intérieur du lit d'Enid. La couette était rabattue, le fer glissait sur le drap du dessous. Une vapeur s'échappait.

– C'est quoi ce trafic ?

– J'avais froid ! geignit Enid.

– Les draps sont humides, expliqua Geneviève. Quand on rentre dedans, ça grince.

– Zriiixxzeeeeeee ! fit Enid, imitant au plus près le grincement d'un talon nu sur une toile de drap mal sèche.

– Ça n’arriverait pas si tu aérais ce lit, observa Charlie. Tous les matins je te le serine.

– Zriiixxzeeeeeeee... Zriiixxzeeeeeeee...

– Allez hop, fini. Dodo ! dit Geneviève.

Elle débrancha le fer qu’elle rangea debout sur le rebord intérieur de la fenêtre après avoir patiemment enroulé le fil dans son compartiment. Geneviève faisait toujours les choses de cette façon, patiente, méticuleuse, parce qu’elle aimait que la Vill’Hervé soit une maison agréable.

– Elles sont bien fermées, mes fenêtres ? dit Enid en s’enfouissant entre les draps tout chauds.

Charlie vérifia les crémones, les volets, le radiateur. Après quoi elle dit que tout était OK, zou on dort ! au nez qui dépassait du bord de la couette. Elle embrassa le nez en question, Geneviève aussi, et les deux grandes quittèrent la chambre de la petite.

Enid fit définitivement disparaître le bout de narine qui sortait encore. Ne restaient que ses yeux, bien noirs, qui allaient de gauche à droite de la pièce, et inversement. C’est-à-dire de la commode aux lambris, des lambris à la commode, où un nœud dans le bois avait l’air d’une grenouille plongeant dans le troisième tiroir.

Avec précaution, Enid sortit une épaule, un bras, puis elle émit un genre de *chouk chouk chouk* avec le coin des lèvres. Deux ombres grises jaillirent aussitôt des profondeurs de l’obscurité. Deux ombres qui savaient qu’il fallait rester coites, sans moufter, tant qu’elles n’avaient pas entendu ce *chouk chouk chouk*. Signal que « l’ennemi » (au hasard : Charlie) était loin. Roberto et Ingrid s’arrondirent dans un creux de couette et s’endormirent aussi sec. Avec parfois un pivotement des oreilles qui indiquait que si la tempête ne les impressionnait pas, ils ne l’oubliaient pas.

– Ce n'est rien, 2, 3, 4, du tout, dit soudain papa. Souviens-toi, 6, 7, de ce grain... non, c'est vrai, 9, 10, tu étais trop jeune, tu ne peux pas, 11, 12, 13, te rappeler...

Il était en train de faire ses pompes au sol, au rythme du vent. Comme maman, il savait apparaître au moment inattendu. Et à son habitude, il n'était pas très bien coiffé.

– Tu n'es pas très bien coiffé, lui dit Enid avec un peu de sévérité. Et tes chaussettes ne sont pas de la même couleur.

– 17, 18, ah ? (Il vérifia.) Exact. Heureusement, 21, que tu es là pour me le dire.

– Tu viens me faire un bisou ?

Il se mit debout et lui donna un énorme baiser très bruyant, qui la chatouilla. Un qui faisait rire. Elle rit. D'accord, papa n'était jamais bien coiffé mais il sentait bon et il la faisait rigoler. Elle le scruta, devenant grave.

– C'est long comment, l'éternité ? demanda-t-elle.

Et bien entendu il disparut à ce moment-là. Elle aurait dû s'en douter. Depuis sa mort, papa ne répondait plus aux questions.

Enid resta immobile, à écouter les volets tirer avec colère sur les loquets comme des molosses sur leurs laisses, et les arbres qui craquaient, et les vagues qui frappaient la falaise avec l'air de vouloir la démolir.

Avec un soupir, très fort, très long, mais qui ne couvrit pas le tapage, elle finit par se boucher les oreilles, fermer les yeux, et dormir.

*
* *

Un hurlement déchirant l'éveilla en pleine nuit.